

Le mal-lettres

C'est avec mon plus beau stylo que je vais tenter de poser des mots sur les maux, sur les miens. Le stylo glisse sur le papier, avec une docilité presque rassurante, tandis que les maux, eux, se retiennent, s'agrippent, se fixent en moi. Cet instrument est élégant, ciselé, et je crois bien que ce sera la seule beauté de ce texte. D'ailleurs, comment un si beau stylo peut-il engendrer des mots si vils ?

Je ne sais pas jusqu'où mon stylo me mènera, ni à quel point il s'arrêtera: serait-ce l'encre qui viendrait à manquer, ou bien les idées ? Mon stylo refuse de mettre en clair le mal le plus profond, de nommer cette dépendance. Alors il a choisi une autre voie: une acrostiche. Il ira, je l'espère, jusqu'au dernier soubresaut, jusqu'à la dernière ligne droite, jusqu'à la dernière lettre du mal qui m'anime; il ne le nommera pas, mais le décrira, avec obstination, sans jamais le prononcer.

A comme addiction. Celle-ci était donnée, offerte, presque tant elle paraît simple à trouver. Une maladie, une addiction qui nous assiège au quotidien: elle isole, elle contraint, elle exige. Elle impose de compter chaque bouchée au gramme près, chaque escalier gravé dans le corps, chaque apport, chaque dépense.

N comme naïveté celle des autres, et puis la nôtre, au fond. Il y a, d'un côté, cette société qui ne comprend pas, ou qui croit comprendre et qui, trop souvent, juge. Il y a, surtout, la naïveté de penser maîtriser, contrôler; comme si cette illusion de soi pouvait se maintenir debout. Cette croyance, si grossière et pourtant si solidement ancrée, finit par faire passer le mensonge pour une vérité.

O comme obsession: la quête incessante d'aligner des projets, de répéter des gestes, de prévoir tout pour soi, pour les autres toujours à l'avance. L'obsession de maîtriser, de verrouiller l'imprévu, de repousser sans cesse ce qui pourrait s'immiscer, déranger le planning imaginé.

R comme renfermement. Les mots nous ensèrent et nous renferment. Ils s'empilent ; ils poussent à s'isoler. À couper les ponts avec les amis, avec la famille, qui ne comprennent pas ou qui ne comprennent plus. Ces douleurs, en nous retranchant,

nous obligent à souffrir seules, en silence, et à vouloir épargner aux autres ce fardeau: éviter qu'ils subissent notre présence devenue trop lourde, trop insistante, trop envahissante. Se replier pour protéger les autres. Et, tout autant, pour se protéger de l'hostilité alentour.

E comme exigence. Exiger de soi toujours davantage, mais aussi exiger des autres sans jamais consentir à l'idée de mal faire. Exiger la performance, et même la perfection, comme si l'humain était un calcul. Exiger le sans faute, sans s'accorder le moindre pas de travers. Rechercher l'efficacité pour exécuter plus, toujours plus, et mieux à en perdre l'ombre de soi.

X comme xénophobie: une hostilité envers tout ce qui diffère, tout ce qui dérange. Subir la xénophobie sociale, diffuse, ambiante, qui se dépose dans l'air comme une évidence. Encaisser les reproches, les critiques des autres, mais aussi de soi. Car le mal ne vient pas seulement de l'extérieur : il remonte du dedans. Nous devenons nuls, inutiles ; nous faisons tout de travers. Alors nous finissons par agir pour nous nuire puis par nous le reprocher encore. La différence, brandie comme alibi pour justifier sa propre existence, devient surtout un mécanisme: s'acharner, se critiquer, se juger, jusqu'à basculer dans la xénophobie envers soi-même.

I comme indivisible. Les mots, les symptômes, les conséquences, la maladie elle-même tout devient un seul et même être. Les frontières se brouillent: le soi est malade, la maladie est soi. Les années passent, rien ne change... et tout s'accroche, tout se grave. Plus rien ne pourra effacer les douleurs vécues, celles qui ont été laissées en chemin à cause de cette addiction, de cette maladie que l'on veut, d'abord, éradiquer ; mais qui, par sa seule présence, s'affaiblit à peine et finit par assiéger, par mettre au sol, par contraindre à choisir: vivre avec, ou capituler sans retour.

E comme encore: oui, encore, et encore, toujours plus, ou toujours moins rechercher; toujours espérer, toujours rêver; persévérer... mais devoir accepter, à nouveau, de souffrir. Être plus endurant que la veille. Essayer de continuer à vivre, malgré l'installation progressive et pourtant inéluctable de la maladie.

Finalement, mon crayon a tenu le choc. Il a eu raison de cette acrostiche, et il est venu à bout de l'horrible maladie de huit lettres qui m'anime et me fait écrire aujourd'hui. Mais une question me brûle les lèvres: l'encre qui a coulé, le stylo qui a accepté d'écrire tous ces mots si vilains pour dire mes maux, est-il lui aussi libérateur, au fond comme il le prétend ? Ce stylo qui s'accroche au papier n'est-il pas, lui aussi, devenu dépendant ?

Anaïs